

# Victor Hugo et les Européens, à table !

Guillaume Gallienne est sur tous les fronts. Il publie ces jours-ci, avec Laura El Makki, un livre d'été sur Victor Hugo, « celui que rien n'arrête ». C'était un européen proclamé et contradictoire. Que dirait-il du Brexit ?



TÊTE À TÊTE  
Charles Jaigu  
cjaligu@lefigaro.fr

Européen un jour, européen toujours. Guillaume Gallienne, faconde animée, souplesse androgyne, est un acteur qui ne cesse pas de l'être, même au repos. Nous nous retrouvons dans ce petit troquet du XIX<sup>e</sup> arrondissement où il répète *Les Damnés*, dont il jouera bientôt la première dans la Cour d'honneur du Palais de papes, à Avignon. La pièce est adaptée du film de Luchino Visconti. Un réalisateur italien qui fait le récit d'une saga industrielle allemande avec des accents shakespeariens, c'est un choix européen. Car le réalisateur de *Guillaume et les garçons, à table !* est un européen fervent, tendance Erasmus, mais en beaucoup plus chic. Le fils d'une mère russe orthodoxe - Lénine persona non grata à la maison -, envoyé par son père dans un pensionnat anglais à l'âge de 10 ans pour soigner sa dépression. Il parle aussi bien la langue de Cervantès que celle de Pouchkine ; il s'exprime dans un british oxfordien. Nous le voyons pour parler de Victor Hugo. Il signe *Un été avec Victor Hugo*, livre tiré des émissions diffusées sur France Inter en 2015. Décoiffé, volubile, suractif ? Il vient de terminer *Lucrece Borgia*, qu'il jouait au Français depuis

presque deux ans. Un rôle de femme, « épuisant ». Le petit Hugo qu'il publie est un divertissement parallèle dans sa vie d'homme de scène. En ces temps d'après-Brexit, attardons-nous sur ce qu'Hugo nous disait de l'Europe. L'acteur nous le rappelle dans son livre, le barde tonitruant est l'un des premiers à proclamer sans relâche, à partir du milieu de sa vie, l'utopie d'une fédération intégrale : « *Suppression des frontières, liberté de circulation des individus et des marchandises, unité monétaire* », écrit Gallienne. Hugo le dit pour la première fois lors du Congrès international de la paix, à Paris, en 1849. En voici un extrait bien connu : « *Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure (...)* un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. »

La vision hugolienne était dans l'air depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais Hugo lui donne ses harmoniques. Il l'articule en y ajoutant des détails concrets, typiques du romancier et du journaliste de *Choses vues*. Le poète n'est pas seulement l'homme de *La Légende des siècles* : il pronostique l'avènement des « marchés », il pressent dans le progrès technique une vaste révolution humaine et politique. « *Les chemins de fer, les navires à vapeur* » forgeront des sociétés nouvelles. « *Le rapprochement,*

*c'est le commencement de la fraternité* », tranche-t-il avec cet art hégélien de la dialectique, qui est la marque de son siècle. Il exalte la mystique fraternelle produite par le « *fil électrique de la concorde* ». L'idée sous-jacente, celle d'une convergence des peuples vers une forme nouvelle d'unité, c'est la fameuse « unité du genre humain », chère à la gauche internationaliste. Cette idée nous vient de l'Europe des Lumières. D'un Français, déjà. L'abbé de Saint-Pierre, diplomate et philosophe, est l'auteur d'un *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, publié en 1713. Emmanuel Kant la reprendra à son compte pour proposer lui aussi un projet de « paix perpétuelle », dans lequel il pose le fondement philosophique d'un droit international. Il voit dans le droit le moyen de sortir les nations de l'état d'instabilité guerrière dans lequel elles vivent.

## République universelle

La vision d'Hugo n'est pas aussi juridique. Mais elle s'inspire de cette tradition. « *L'Europe a toujours été une étape intermédiaire avant la république universelle* », nous explique Jean-Marc Hovasse, auteur de deux remarquables volumes intitulés tout simplement *Victor Hugo* (Éd. Fayard). Le thème de la république universelle : utopie chrétienne, rêvée par Dante, tuée par Luther. Depuis, l'idée hante l'Europe. Mais Hugo se démarque de l'inspiration des Lumières par son interprétation très française du destin européen. C'est une Europe de langue française dont il nous parle. La capitale est Paris. C'est aussi une Europe où les racines chrétiennes ne sont pas honteuses, c'est le moins que l'on puisse dire, car elle s'appuiera sur « *ces deux forces infinies, la fraternité des hommes et la puissance de Dieu !* ». C'est enfin une Europe foyer de civilisation qui saura « *donner le bon exemple aux peuples encore barbares* ». L'Europe d'Hugo, c'est Jules Ferry plus le Nouveau Testament.

Hugo développe à nouveau ce thème glorieux à la tribune de l'Assemblée nationale, en 1851. Dans un discours fleuve de six heures, interrompu et hué, il explique son refus de voter la modification de la Constitution qui autoriserait la réélection de Louis-Napoléon Bonaparte. Il raille, pour la première fois, « *Napoléon le petit* ». Rancunier, « le petit » Napoléon signera donc la proscription du grand Hugo en janvier 1852. En exil à Jersey, Hugo croise les bannis de l'Europe.

À leur contact, il précise encore sa vision. C'est là qu'il imagine une monnaie européenne. Citons ce texte étonnant de 1855 : « *Une monnaie continentale, à double base métallique et fiduciaire, ayant pour point d'appui le capital Europe tout entier et pour moteur l'activité libre de deux cents millions d'hommes, cette monnaie, une, remplacerait et résorberait toutes les absurdes variétés monétaires d'aujourd'hui, effigies de princes, figures des misères ; variétés qui sont autant de causes d'appauvrissement ; car, dans le va-et-vient monétaire, multiplier la variété, c'est multiplier le frottement ; multiplier le frottement, c'est diminuer la circulation. En monnaie, comme en toute chose, circulation, c'est unité* » (cité par Jean-Marc Hovasse, Fayard).

Mais rien n'est simple : la guerre entre les nations est loin d'être finie. Napoléon III s'effondre devant Bismarck. Hugo revient en France. Mais il est dans l'embarras. La guerre franco-allemande révèle l'irénisme naïf de ses prophéties. Qu'à cela ne tienne : l'Europe lui tient toujours à cœur, mais il devient, sans y voir de contradiction, un patriote farouche ; il refuse l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Il plaide désormais pour une guerre sans merci. « *Nous devons apprendre à nos fils à creuser les tranchées* », écrit le poète, soudain en avance d'une guerre. Alors, que faut-il retenir ? Le Hugo européen, ou le Hugo patriote ? « *Toutes les tendances politiques peuvent se revendiquer d'Hugo à un moment ou un autre* », rappelle Hovasse. L'Europe n'est rien sans le patriotisme des peuples qui la fondent. Le patriotisme européen n'existera que parce qu'il saura accueillir le sentiment national. Et ce sentiment passe par de grands hommes. L'Europe de Bruxelles aurait dû mettre sur ces billets le visage d'Hugo, celui de Dante, Cervantès et Goethe. La rupture avec les peuples commence là. ■

L'Europe d'Hugo, c'est Bonaparte moins la Grande Armée. C'est Jules Ferry plus le Nouveau Testament



Guillaume Gallienne cosigne un livre sur Victor Hugo, tiré de ses émissions diffusées sur France Inter.



UN ÉTÉ AVEC VICTOR HUGO  
Guillaume Gallienne,  
Laura El Makki,  
Parallèles,  
Éditions  
des Équateurs,  
222 p., 13 €.